

Philippe Caubère, l'écrivain debout

Philippe Caubère, Prix Théâtre 2012 de la SACD, est un artiste solaire et hors normes. Acteur bien sûr, mais aussi auteur à sa manière et depuis toujours.

Qu'avez-vous ressenti lorsque que vous avez appris que vous étiez le lauréat du Prix Théâtre 2012 de la SACD ?

Cela m'a fait un énorme plaisir. Dans le palmarès des prix SACD, je suis en bonne compagnie : Bartabas, Alain Françon, Jamel Debbouze... des artistes pour lesquels j'ai une grande admiration et affection. C'est donc une très bonne nouvelle ! Je suis enchanté et très fier que la SACD ait eu l'idée de donner ce Prix au saltimbanque que je suis alors que d'autres me bannissent bien volontiers en ce moment. Au-delà du plaisir personnel, c'est une reconnaissance de mon travail, de mon œuvre. On m'a souvent reconnu comme un acteur mais peu comme un auteur. Mes spectacles, mes performances étaient exposées mais peu de gens faisaient attention à l'auteur. Pourtant dès le départ mon projet était un projet d'écriture. Si j'avais pu, j'aurais écrit un roman. J'étais influencé par des grands récits autobiographiques : *A la recherche du temps perdu* de Proust et Céline. Je n'ai pas su écrire un roman, j'ai donc mené mon projet d'écriture au théâtre avec le roman de ma jeunesse. Pour vraiment écrire, il faut plonger loin, ce que m'a permis de faire l'improvisation. C'est pour cela que j'ai appelé cela *Le Roman d'un acteur*. Il ne pouvait être écrit que par un acteur.

A propos du *Roman d'un acteur* justement, Jean-Paul Farré écrit : « Philippe Caubère, en grand chevalier de l'improvisation, a osé, la plume à la main, affronter les démons de l'écriture ». Si démons il y a quels sont les vôtres ?

Vilar disait que le démon du comédien est le doute. C'est peut-être pour cela que l'on est comédien : on doute de soi, on n'arrive pas à savoir qui on est, on se dit qu'en étant comédien on pourra être tous les autres à défaut, ou dans l'espoir d'être soi-même. Peut-être que pour l'écriture c'est pareil, en tout cas pour un comédien qui écrit. Tous les comédiens n'écrivent pas mais je pense qu'ils ont tous en eux un Molière ou un Shakespeare. La place qu'a le comédien pour voir la vie, la société et le monde est l'une des meilleures. Tous les comédiens ont en eux un monde – c'est Ariane Mnouchkine qui me l'a fait découvrir - et un moyen de le transmettre, de lui donner forme ; et l'improvisation se révèle là une arme extraordinaire.

En quoi l'improvisation est-elle une arme ?

L'improvisation c'est l'écriture debout, ce qui permet d'échapper à la table, à l'écriture assise des écrivains qui demande une discipline féroce que parfois les comédiens ne savent pas endurer, ce qui est mon cas. Il leur reste donc cet échappatoire, cette chance, mais pour écrire debout il faut improviser, se lancer dans le vide et trouver son style. L'improvisation collective ne suffit pas. L'improvisation solitaire, ce qu'a fait Dario Fo ou Devos, ou ce que nous faisons au Théâtre du Soleil, c'est finalement assez rare. Et c'est ce que j'ai fait, à ma manière. Quoi qu'il en soit, je pense être un meilleur écrivain debout qu'assis ! Même quand je joue Suarès ou Benedetto, je reste écrivain. Je joue leurs textes comme si je les avais écrits et ils disent les choses mieux que je n'aurais su les dire.

Vous qui avez repoussé loin les limites de l'écriture autobiographique, avez-vous envie d'écrire autre chose aujourd'hui ?

Oui, j'ai très envie d'écrire même si j'ai pas mal de difficultés à m'y mettre. J'ai déjà beaucoup écrit ma jeunesse et même « une jeunesse française » si l'on voulait faire un titre à la Jean-Paul Dubois. Mais je n'ai jamais écrit sur ma vie d'homme adulte. J'aimerais le faire et aborder un sujet difficile qui est l'amour, le sexe, l'autre grande affaire de ma vie avec le théâtre. Et écrire là-dessus est très compliqué. Par Suarès, Benedetto et les autres j'essaye d'arriver à cette échéance que je ne suis pas sûr d'atteindre.

En quoi le fait de passer par les mots des autres vous aide-t-il ?

Ce sont mes origines, celles du Sud. Et puis avec Benedetto, Suarès et Montcouquiol, j'essaye d'aller vers l'homme qui est en moi. Jusqu'à présent, je suis plutôt allé vers le côté féminin -même avec Ferdinand – et j'ai évoqué des figures maternelles, celles de ma mère et d'Ariane. Maintenant, je voudrais aborder la figure paternelle, écrire sur l'homme qui est en moi. Ce n'est pas simple, surtout par les temps qui courent, avec la remontée très forte du féminisme. Attention, c'est une bonne chose en soi. Mais c'est problématique pour un homme. Si l'on ajoute à cela le retour du moralisme, c'est plus complexe encore. Moi, ce que j'aurais à écrire ne

serait pas du tout moral mais clairement immoral (et non amoral !). Je pense aussi beaucoup à Dom Juan qui est une pièce que j'ai montée jeune et que je voudrais jouer de nouveau à l'âge que j'ai aujourd'hui.

On voit aujourd'hui beaucoup de spectacles avec un seul comédien, des one man show avec souvent l'humour comme vecteur. Vous qui avez été très souvent seul en scène, qu'est-ce que cela vous inspire ?

Je n'aime pas la notion d'humour, cela m'ennuie, c'est un esprit dont je ne suis pas fan. Moi j'aime le comique, la farce, la drôlerie, ce qui n'est pas du tout pareil. Rares sont les humoristes qui ont la vraie drôlerie, Jamel Debbouze l'a par exemple. Pour moi c'est un prince de la drôlerie. C'est l'Arlequin moderne. Nicolas Bedos, je le trouve vraiment drôle, il a la bouille, le ressort d'un vrai comique. Le comique est une version du tragique, l'humoriste non, il reste souvent à la superficie.

Quel regard portez-vous sur le théâtre d'aujourd'hui ? Etes-vous toujours en demande de « figuratif » comme vous dites ?

Je trouve que le théâtre contemporain fuit trop souvent dans l'abstraction, la symbolique, dans quelque chose qui est finalement assez désuet, assez ringard et qui ressemble au théâtre des années 50. Le théâtre que j'aime est figuratif. Même le théâtre de Ionesco - du grand burlesque d'ailleurs - ou de Dubillard - qui vont vers le surréalisme, cela reste du théâtre concret. Le théâtre contemporain est trop souvent littéraire, voire philosophique, ce qui n'est pas une qualité pour du théâtre. Il faut de l'action, comme dans les westerns !

Dans le mot figuratif il y a le mot figure. Cela suppose des personnages forts, plus incarnés ?

Il ne faut pas avoir peur de raconter des histoires, de mettre des personnages, de tenter le grand classique français avec des situations et pas uniquement des digressions, la beauté du langage, des termes qui me paraissent abstraits ou vains. Au théâtre, on veut rire, être ému, s'identifier, être saisi. Pour cela il ne faut pas avoir peur des caractères, comme dans Molière, Dario Fo ou bien plus encore dans la tragédie, l'art le plus difficile aujourd'hui.

Avec André Suarès ou même Benedetto, vous reprenez pourtant des auteurs de littérature. Comment rendez-vous cela différent ?

Benedetto était un homme de théâtre et tout ce qu'a écrit Suarès est très théâtral. Il a d'ailleurs écrit des pièces extraordinaires. *Marsiho*, son texte sur Marseille, n'est rien d'autre qu'un film, c'est *Fellini Roma*. Le langage est sophistiqué, certes, mais que je dirais poétique plutôt que littéraire. Oui, c'est un monologue de théâtre à la fois très concret et poétique.

En choisissant de jouer les textes d'André Suarès vous portez aussi aux yeux et aux oreilles du public un auteur peu connu. C'est une dimension importante pour vous ?

C'est formidable. C'est comme le Prix de la SACD pour moi ! J'ai la chance de pouvoir donner un Prix à l'un des plus grands écrivains français. Je le compare à Pessoa qui a eu une longue traversée du désert, des oeuvres non éditées et qui est aujourd'hui enfin reconnu. Suarès n'est encore reconnu ni par Marseille, sa ville, ni par Paris. C'est donc un privilège de pouvoir le jouer et le faire découvrir. Quand on fait du théâtre, soit on donne sa version d'un texte très connu, soit on fait sortir du néant des œuvres. Quand j'ai monté Aragon cela m'a passionné de faire connaître ses œuvres politiques, L'Aragon sulfureux et non l'Aragon d'Elsa. Et puis je trouve qu'il n'y a pas de phrase plus bête que de dire qu'il n'y a pas de génie méconnu. C'est absolument faux.

Quels sont vos projets pour les mois à venir ?

Je continue avec ma trilogie du Sud, constituée des trois spectacles *Urgent, crier !* d'André Benedetto, *Marsiho* d'André Suarès et *Recouvre- le de lumière* d'Alain Montcouquiol. Je vais jouer *Marsiho* au festival d'Avignon et à la Maison de la poésie à Paris, l'année prochaine. Je vais également reprendre *Recouvre- le de lumière* dans une mise en scène plus théâtrale. L'idée est de jouer les trois spectacles en alternance au fil du temps.